

A ne pas publier avant le 6 octobre

UN-HABITAT

THE CHALLENGE OF SLUMS



Le Quartier de la miséricorde :

La construction de nouveaux logements est un signe d'espoir pour les occupants de ce quartier insalubre

Un chemin cahoteux et boueux à côté de la voie rapide, juste à l'entrée de Nairobi : des jeunes femmes, assises derrière leurs étals de légumes, font du crochet. Les légumes sont disposés sur des bouts de tissu pour les protéger des débris qui couvrent le sol. Nous nous trouvons à la principale entrée de Huruma, l'un des bidonvilles surpeuplés qui bordent la capitale kényenne dans laquelle 60 % de la population occupe moins de 5 % des sols.

Celui qui vient ici pour la première fois pourrait croire que Huruma - miséricorde en swahili - est situé sur un dépôt d'ordures. Mais comme les ordures ne sont pas ramassées dans les bidonvilles, techniquement parlant il ne s'agit pas ici d'un dépôt. Entre les déchets, les morceaux plastiques et les boues putrides, des enfants jouent pieds nus, des volailles picorent, des chèvres cherchent leur nourriture et parfois un chien fait ses besoins.

Ces femmes ont trouvé le bon endroit pour vendre leurs légumes. Elles sont les premières personnes que rencontrent les habitants du quartier lorsque, fatigués, ils rentrent chez eux. Leur commerce leur permet de survivre. Mais beaucoup n'ont pas leur chance. A Huruma, zone constituée par l'imbrication chaotique de six villages au bord d'une rivière à tout juste 10 minutes en voiture de quartiers parmi les plus riches de Nairobi, les gens s'entassent à 1800 par hectare et beaucoup ne mangent pas à leur faim.

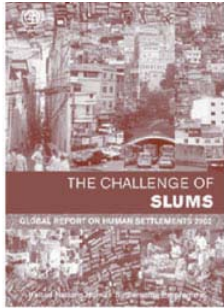
Plus loin dans le dédale du quartier, nous rencontrons un groupe de 10 femmes environ. Elles sont assises sur un tas de parpaings poussiéreux et ébréchés destinés à la construction de 19 nouveaux logements financés par les donateurs de Pamoja Trust, une ONG active avec les habitants du quartier. Cette organisation travaille, comme des centaines d'autres dans le monde, en partenariat avec ONU-Habitat dont le nouveau Rapport, « *The Challenge of Slums: Global Report on Human Settlements 2003* : » analyse les conséquences du développement accéléré des bidonvilles dans le monde.-

" La construction de ces nouveaux logements à Huruma est un excellent exemple de la façon dont nous pouvons travailler avec nos partenaires pour créer des villes homogènes " a déclaré Madame Anna Kajumulo Tibaijuka, Directrice exécutive de ONU-Habitat. " Nous avons besoin de ce type de partenariat dans toutes les régions du monde pour pouvoir poser les fondations non seulement de nouveaux logements mais aussi de villes communautaires".

Les logements en construction intéressent de nombreux résidents du quartier. Dans ce bidonville surpeuplé, les gens vivent dans des baraques de 2 m 50 sur 3 faites en boue et de sacs plastiques fermées par des morceaux de métal aplati au marteau, ou par n'importe quel matériau suffisamment fort pour résister aux intrus, vous séparer des voisins et vous assurer un peu d'isolement. Les toits en tôle ondulée sont rouillés et percés. Ils n'arrêtent pas la pluie pendant la mauvaise saison. Les sols des logements se transforment alors en bourbiers qui s'écoulent en rigoles dans la rivière bordant le bidonville. " L'année dernière, tous les logements situés au bord de l'eau ont été emportés par les inondations " nous dit Joyce Wambui en pointant du doigt vers la gauche. " Des gens sont morts et les autres ont tout perdu. Les survivants ne sont pas revenus après. Ceux qui habitent là maintenant sont des nouveaux arrivés. Il y a que des nouveaux arrivés pour construire leur logement ici ".

" Ces logements au bord de la rivière sont vraiment mal placés " ajoute Nancy Wanjiru. " Ils sont toujours inondés. Même s'ils ne sont pas emportés par les inondations, ils sont plein d'eau ". " Et de sang " ajoute Joyce. " Il y a un abattoir là bas au-dessus, vous savez ". Les femmes approuvent de la tête et tournent leurs regards vers les logements en construction, leurs sols en dur et leurs fondations solides. Elles les regardent s'élever comme on regarderait une émission à la télévision ". " Bien sûr, on aimerait toutes avoir un logement comme ça " soupire Mary Nyambura.

En plus de leurs fondations et de leurs murs solides, les nouveaux logements auront aussi des sanitaires. Ici à Huruma, environ 1000 personnes partagent une même toilette, laquelle peut être à plus de 400 mètres de chez vous. " Moi, j'envoie mes enfants à la rivière " nous dit Grace Mugure qui a quatre enfants à charge. " Mon voisin me permet d'utiliser sa fosse d'aisance " ajoute-t-elle. " Certaines toilettes privées se déversent juste là, dans le fossé " se plaint Mary. " Ça sent mauvais et ce n'est pas hygiénique. " Toutes les femmes approuvent et certains visages se ferment. Deux femmes nous révèlent avoir perdu des enfants en bas âge à cause de la dysenterie. " On n'a pas d'argent pour payer le docteur, alors qu'est ce qu'on peut faire? "



UN-HABITAT

THE CHALLENGE OF SLUMS



" Evidemment, la nuit on ne sort pas pour aller aux toilettes publiques, c'est trop loin et trop dangereux ", nous dit Pauline Wangui. Les femmes parlent, avec un sourire timide, des " toilettes volantes ". " La nuit, vous utilisez un sac plastique que vous jetez le matin le plus loin possible de votre porte " explique Pauline. Les autres femmes rient. " C'est comme ça que ça se passe ici " ajoute Grace.

Grace a plus de 70 ans. Elle a quatre enfants à nourrir qui l'attendent maintenant dans la petite pièce lui servant de logement. Mary a 60 ans et aussi quatre enfants à charge. Teresia Wambui a 57 ans et prend soin, quant à elle, de six enfants. Elles semblent toutes bien trop âgées pour avoir encore autant d'enfants à la maison. Mais, comme très fréquemment en Afrique subsaharienne, les enfants et leurs grands-parents ont survécu à la génération perdue - la génération du milieu -, celle qui a été décimée par le SIDA. Les grands-parents s'occupent des orphelins, jouant à nouveau le rôle de parents. " Je n'imaginai pas que quand je serai vieille je devrais encore nourrir autant d'enfants ", avoue Teresia qui survit en vendant des légumes à l'étal dans le centre ville. " Nous n'avons pas d'argent, pas de terre, il n'y a personne d'autre que nous pour s'occuper d'eux ". Mais ce qui, la plupart du temps, empêche ces femmes de gagner un peu d'argent, c'est la criminalité. " Parfois je dois fermer mon stand. Il y a trop de criminels, les clients ne peuvent pas venir et je ne peux rien vendre. Ces jours là, je ne gagne pas un sou ".

Le plus grand problème pour ces femmes c'est la criminalité, surtout la criminalité avec violence. La police n'entre pas dans des bidonvilles et à Huruma, la criminalité, d'après les résidents, est très élevée. Pour beaucoup d'entre eux, il est impensable de sortir la nuit. Leur seul espoir pour que la situation s'améliore c'est de mettre leurs enfants en garde. " On leur apprend à ne pas fréquenter les délinquants " nous explique Mary. " On leur demande de ne pas ternir notre réputation. Vous savez, ici, la plupart des criminels sont les enfants de membres de la communauté. C'est pour ça qu'on ne peut pas s'en débarrasser. "

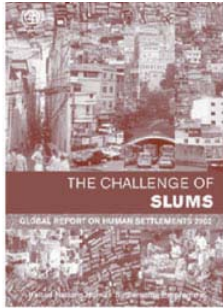
" Nous avons toutes été volées un nombre incalculable de fois " ajoute Nancy. " Les cadenas ne servent à rien, les voleurs sont partout. Les seuls gens qui sont dehors après dix heures du soir, se sont les voleurs et les hommes qui vont boire la chang'aa ". La chang'aa peut mener les hommes des bidonvilles à la déchéance. Cet alcool, obtenu par distillation du maïs ou du sorgho, a presque le goût de la vodka lorsqu'il est de bonne qualité. Lorsqu'il est mélangé avec du méthanol, ce qui est souvent le cas, il enivre plus facilement mais peut vous tuer (cent personnes en sont mortes à Nairobi en 2001). " Les hommes boivent pratiquement tout leur salaire, et ce qu'ils n'ont pas bu leur est volé. Les voleurs l'ont facile avec eux " constate Nancy.

Lawrence Wanjohi, un homme de 39 ans à l'allure assez jeune qui passait par là avec James Gathiru qui accuse bien ses cinquante-six ans et Isaac Mberere un vendeur ambulant de 46 ans, se joint à la discussion. Eux aussi parlent de la criminalité.

" Finalement j'ai arrêté de vendre du kérosène. Oui, après m'être fait dévaliser trois fois, j'ai tout bonnement fermé boutique " nous dit Lawrence. Son échoppe était mal située, dans une ruelle sombre à l'écart des voies passagères du bidonville. " Se protéger sans être armé est difficile ", poursuit-il, " sans pistolet vous pouvez vraiment rien faire. Ce sont les armes qui font la différence ".

Lawrence, qui a une femme et trois enfants à nourrir, survit maintenant difficilement en s'employant comme travailleur occasionnel. " Bien sûr que parfois on reste avec la faim, et même beaucoup plus souvent qu'à notre tour. Même les enfants parfois ne mangent pas à leur faim pendant quelques jours " reconnaît-il en riant. Les femmes acquiescent de la tête. " Et oui " reconnaît-il, répondant ainsi aux femmes, " parfois on boit. Un bidonville sans bhang (marijuana) ou chang'aa ça n'existe pas ".

Suit un échange rapide d'arguments pour décider qui, des hommes et des femmes, a la vie la plus difficile. Les femmes gagnent haut la main. " Nous sommes tous pauvres ici, nous travaillons tous dur, hommes et femmes " dit Isaac. Mais les femmes protestent énergiquement. En plus de leur travail, elles doivent, plusieurs fois par jour, aller à la corvée d'eau, transportant ainsi près de 20 kilos dans la journée, parfois sur une distance d'un kilomètre. Et elles doivent payer pour ça. " On fait la cuisine et le nettoyage, on nourrit les enfants et on en prend soin. On fait la corvée d'eau et en plus on travaille! Vous, vous travaillez c'est tout. Et l'argent que vous gagnez vous le buvez! " Les sarcasmes et les rires fusent de part et d'autre.



UN-HABITAT

THE CHALLENGE OF SLUMS



La plupart de ces gens essaient de travailler dans le bidonville même qui est couvert d'étals proposant depuis les appareils électroniques -- bien qu'il n'y a pas d'électricité dans le quartier - jusqu'à la vaisselle en plastique, les produits pour défriser les cheveux et les meubles. Certains cherchent à s'employer chez les riches. Mary Wambui quitte son logement à trois heures chaque matin pour aller proposer ses services comme blanchisseuse dans les " beaux quartiers ". Comme elle a rarement de quoi se payer un matatu - un système de transport parallèle par minibus - elle fait le chemin la plupart du temps à pied. A cette heure-là, elle se fait accoster plusieurs fois. " Mais comme je n'ai pas d'argent à leur donner, ils me laissent tranquille ". Mary ne sait jamais si elle va trouver du travail dans la journée. Lorsqu'elle rentre chez elle à la nuit, elle est épuisée et n'a pas gagné grand-chose. Mais d'une façon ou d'une autre elle doit nourrir ses quatre enfants. " Que voulez-vous? Même cinq shillings c'est mieux que rien " dit-elle.

Une fois rentrée à la maison, Mary prépare l'ugali - la nourriture de base de l'Afrique de l'Est et de l'Afrique australe préparée à partir de la farine de maïs - et parfois quelques sukumas - un légume proche de l'épinard. Elle cuisine sur un réchaud à kérosène. Les habitants des bidonvilles vivent dans la peur constante du feu. Un réchaud à kérosène renversé ou laissé allumé sans surveillance, et des centaines de personnes peuvent se retrouver sans-abri. Mais pour Mary, " le pire c'est quand les promoteurs essaient de mettre le feu aux logements en faisant croire que c'est dû à un réchaud "

Bien que Huruma soit situé sur des terrains qui, appartenant à la municipalité de Nairobi, ne peuvent donc, théoriquement, pas être vendus, des promoteurs illégaux tentaient régulièrement de chasser les résidents. Depuis que la municipalité a signé, le mois dernier, un mémorandum d'accord avec les habitants de Huruma, ils ont pu finalement être neutralisés.

" Nous nous soutenons entre nous " dit Grace qui vit à Huruma depuis plus de vingt ans. " On peut se retrouver à la rue pendant une journée mais nous formons une communauté très soudée. Lorsqu'un promoteur essaye d'expulser quelqu'un de son logement, les hommes l'immobilisent pendant que nous allons à la municipalité chercher la preuve que le terrain n'a pas été vendu. Et quand nous revenons nous le chassons du quartier ". Grace rit pour la première fois. " C'est facile de chasser une personne de chez elle mais c'est impossible de tous nous chasser".

Grâce regarde à nouveau les nouveaux logements en construction : des logements équipés du système d'assainissement qui offriront la sécurité et permettront, dans une certaine mesure, de se libérer de la peur. La Directrice exécutive de Pamoja Trust, Jane Weru, a déclaré que son organisation espère, avec l'aide de la Fondation Ford, de Homeless International et d'autres donateurs, parvenir à reloger 10 000 résidents de Huruma. A raison de 200 000 shillings - environ 2700 dollars - par logement, cela risque de prendre quelque temps. Mais les résidents de Huruma sont prêts à attendre. " Rappelez-vous ", nous dit Grace, " nous souhaitons tous l'assainissement du quartier. Nous ne voulons pas vivre de la façon qui est la nôtre actuellement ".

GRHS/03/F3 **Le présent article de l'ONU-HABITAT peut être repris ou cité à condition d'indiquer que l'ONU-HABITAT en est la source. Les photographies correspondant à cet article peuvent être consultées sur notre site Internet. Pour tout complément d'informations s'adresser à : M. Sharad Shankardass, Porte-parole, Mme Zahra Hassan, Chargée de liaison avec la presse et les médias, Groupe des relations avec la presse et les médias, téléphone : (254 20) 623153/623151/623136, télécopieur : (254 20) 624060, courriel : habitat.press@unhabitat.org, site Web : www.unhabitat.org**

